



OLIVIER LAMM

[Accueil](#) / [Culture](#) / [Musique](#)

Virtuose

Les pièces de résistance du génie Julius Eastman

Intransigent dans son art et dans sa vie, le compositeur d'avant-garde noir américain et gay, tombé dans l'oubli pendant des décennies, fait l'objet d'un ouvrage d'envergure avant un concert parisien où il sera interprété par la star pop Devonté Hynes.



Julius Eastman, pianiste et chanteur américain, noir et homosexuel. (David Oliver)

par [Olivier Lamm](#)

publié le 20 mars 2022 à 20h56

Le moment où Julius Eastman est devenu Julius Eastman, ce musicien intense qui fait l'objet d'une redécouverte si passionnée depuis une demi-décennie, est peut-être survenu en 1971. Au mois de septembre, quand,

suite à l'assassinat du militant noir George Jackson alors qu'il tentait de fuir le centre de détention de San Quentin (Californie), la prison d'Attica fut le théâtre d'une mutinerie historique. Quelques semaines après l'assaut de la police qui mit fin à l'insurrection et coûta la vie à des dizaines de détenus, Julius Eastman répondit à une interview dans le journal de l'université où il enseignait depuis peu, celle de Buffalo dans l'Etat de New York, dans laquelle il ne mentionnait nullement ces événements survenus à quelque trente miles de là, mais son désir profond de se consacrer exclusivement à la composition, comme Samuel Barber ou Aaron Copland, les deux compositeurs américains les plus réputés de leur temps (tous les deux nés riches, et blancs). Dans *Julius Eastman, une biographie* de Renée Levine Packer, pièce de résistance de l'ouvrage collectif que viennent de publier en français les éditions 1989, Andrew Stiller, un collègue, décrit le désarroi dans lequel avait alors plongé le musicien : *«Je crois qu'aucun d'entre nous à cette époque n'a vraiment mesuré à quel point Eastman se sentait divisé entre le fait d'être, d'une part, un noir américain, mais également un musicien classique ouvertement gay d'une manière très ésotérique.»*

Une façon de nous éclairer sur le virage radical opéré par le compositeur, pianiste et chanteur américain, noir et homosexuel, qui allait l'amener à composer ses classiques au mépris des conventions de l'avant-garde musicale dont il était l'un des espoirs. Au début de l'année 1972, Eastman interpréta avec Petr Kotik, cofondateur avec lui du S.E.M. Ensemble, une toute nouvelle pièce pour voix amplifiées du nom de *Macle*, dont l'audace, nous rappelle le livre *Gay Guerrilla*, ne plut pas à tout le monde. Dixit un critique du *Buffalo Evening News* : *«Macle, une composition pour quatre ronchonners, râleurs et brailleurs [...] est une pièce qui me semble tellement mauvaise et si profondément laide que l'on en vient à se demander si son compositeur ne cherche pas à prendre sa revanche sur l'art, ou sur le public, ou les deux à la fois.»* Qui peut penser autrement, avec le recul, que les rôles de *Macle* avaient quelque chose d'un cri du cœur, et que Julius Eastman n'avait que des bonnes raisons de vouloir prendre sa revanche ?

«Secouer les esprits»

C'est sa radicalité qui l'a longtemps fait saillir du paysage des nouvelles musiques américaines. Les titres mêmes de ses œuvres devenues les plus emblématiques – *Crazy Nigger*, *Gay Guerrilla* et *Evil Nigger*, composées entre 1979 et 1980 pour quatre pianos, et dont les titres lui furent inspirés par *Rock N Roll Nigger* de Patti Smith, qu'il adorait – sont des casse-tête politiques qui furent parfois accusés... de racisme. Mais Eastman, dans la deuxième partie de sa vie, y compris la plus autodestructrice, qui le vit se couper de sa famille, de son milieu, et ponctuellement vivre dans le parc de Tompkins Square, à New York, était aussi radical dans son existence que dans son art, souillant volontairement les pianos, provoquant les gourous (le plus fameusement John Cage, dont il «dénigra» une œuvre sur scène), ressassant les sujets qui fâchent dès qu'il le pouvait. Comme l'explique R. Nemo Hill, son compagnon à l'orée des années 80 : *«Voilà un gars qui traitait de la race dans un contexte où elle était systématiquement niée [...]; mais il le faisait d'une manière très provocante, conçue pour mettre les gens un peu mal à l'aise – une sorte d'intervention pour secouer les esprits.»*



Julius Eastman né le 27 octobre 1940 à New York et mort le 28 mai 1990 à Buffalo.
(DR)

C'est entendu, Julius Eastman, à partir de la fin des années 70, est devenu, de gré ou de force, cet «*evil nigger*» qui refuse obstinément de rester à sa place, celle que la société dans laquelle il vivait daignait lui octroyer. Le critique Kyle Gann, qui fut son ami et rédigea sa nécrologie après sa mort, le 28 mai 1990, a trouvé une anagramme de son nom tristement à propos :

✉ «*Unjust malaise*». Il n'empêche que la vie finalement tragique d'Eastman en est venue à faire écran entre nous, sa carrière fascinante de variété, et ce qu'il nous reste de son œuvre, éparpillée aux quatre vents, parce qu'à un moment de son existence, il n'était plus capable de se soucier de la préserver.

«Fluidisation» de la musique américaine

L'activisme de la compositrice Mary Jane Leach, qui l'a connu en 1981 et a rassemblé consciencieusement les enregistrements d'*Unjust Malaise*, l'anthologie qui l'a fait connaître au public mélomane en 2005, a énormément joué dans le véritable revival dont Eastman le compositeur fait l'objet. Les pièces de la *Nigger Series*, *Femenine* et surtout *Stay on It*, variation géniale et euphorisante autour du principe de minimalisme ludique initié par l'*In C* de Terry Riley, sont désormais interprétées régulièrement par des ensembles musicaux très variés, et ont fait l'objet de nombreux enregistrements (chez Sub Rosa, New Amsterdam...).

Mais la redécouverte d'Eastman ne fait que commencer. A côté d'un concert qui lui sera dédié les 29 et 30 mars à la Bourse du commerce, à Paris, avec la star pop Devonté Hynes, gageons ainsi que *Gay Guerrilla*, premier ouvrage d'envergure qui lui est consacré, permettra de mieux faire connaître sa fabuleuse carrière aux confins du jazz, de la musique contemporaine, même de la pop et du disco. Car Eastman, à l'instar d'un autre artiste canonisé post-mortem, [Arthur Russell](#), avec lequel il collabora étroitement, fut un acteur essentiel de la «fluidisation» de la musique américaine. Un baryton basse extraordinaire, dont l'interprétation de *Eight*

Songs for a Mad King de Sir Peter Maxwell Davies lui valut d'être nommé aux Grammy en 1975, et d'être dirigé par Zubin Mehta ou Pierre Boulez. Un pianiste virtuose, qui savait jouer Beethoven après six mois d'apprentissage. Un collaborateur essentiel de Frederic Rzewski, Lukas Foss, Jon Gibson ou Meredith Monk (dont Eastman illumine le classique *Dolmen Music*, sorti en 1981). Pourquoi fut-il relégué si longtemps dans leur ombre ? On peut deviner que les raisons derrière l'actuelle «Eastmania» (le mot est du critique anglais Kodwo Eshun) sont exactement celles de son éclipsment de son vivant. L'œuvre de Julius Eastman est un miracle, et une tragédie.



***Gay Guerrilla, l'histoire de Julius Eastman* collectif, dirigé par Renée Levine Packer et Mary Jane Leach (éditions 1989).**

Concert : *Devonté Hynes joue Julius Eastman* à la Bourse de commerce François Pinault les 29 et 30 mars.